Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

58-59 | 2017

Innovations pédagogiques dans l'enseignement des langues étrangères: outils, passeurs, politiques éducatives (XVIII^e-XXI^e siècles)

Madeleine van Strien-Chardonneau & Marie-Christine Kok Escalle eds. French as Language of Intimacy in the Modern Age / Le français, langue de l'intime à l'époque moderne et contemporaine.

Amsterdam, Amsterdam University Press B.V., 2017, 210 p. ISBN 978-94-6298-059-4.

Nadia Minerva

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/4444>

DOI : 10.4000/dhfles.4444

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 192-201

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Nadia Minerva, « Madeleine van Strien-Chardonneau & Marie-Christine Kok Escalle eds. French as Language of Intimacy in the Modern Age / Le français, langue de l'intime à l'époque moderne et contemporaine. », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 58-59 | 2017, mis en ligne le 04 juin 2018, consulté le 28 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/4444> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.4444>

Ce document a été généré automatiquement le 28 mars 2023.

Tous droits réservés

Madeleine van Strien-Chardonneau & Marie-Christine Kok Escalle eds. French as Language of Intimacy in the Modern Age / Le français, langue de l'intime à l'époque moderne et contemporaine.

Amsterdam, Amsterdam University Press B.V., 2017, 210 p. ISBN
978-94-6298-059-4.

Nadia Minerva

- 1 Le point d'ancrage : la célèbre thèse de Marc Fumaroli (le français avait excellé notamment dans « les genres intimes, la lettre, le journal, la poésie de circonstance, les *Mémoires...* »)¹. Le défi original : étendre cette thèse à des non-natifs pratiquant le français comme langue seconde ou étrangère, et plus précisément explorer l'« écriture du moi dans une langue autre que la langue maternelle du scripteur » (p 14). Ce volume le fait avec nombre d'exemples à l'appui – ce qui amplifie considérablement le postulat du français langue de l'intime – et dans des écrits majoritairement choisis parmi ceux où Fumaroli voyait la force du français. Un des points forts de ces mélanges est de porter à l'attention des spécialistes des matériaux presque inconnus, une littérature « mineure », en partie inédite, qui revêt, en plus de sa valeur documentaire, un intérêt linguistique : dans ces écrits attirent l'attention la morphosyntaxe de contamination entre deux langues, le lexique migrant d'une langue-culture à l'autre, d'un univers culturel à l'autre (au-delà des conventions sociales souvent en conflit), la pratique spontanée de l'alternance codique entre les langues en contact.
- 2 *Alba amicorum*, souvenirs, mémoires, journaux intimes, correspondances, autant d'écrits interrogés par l'équipe de chercheurs rassemblés par les deux promotrices du projet autour de l'expression de l'intime en français chez des usagers pour lesquels la

langue de Molière et de Racine n'est pas la langue vernaculaire ni officielle. Elles en jettent les bases et en précisent les contours dans deux textes : l'introduction (p. 7-19, versions anglaise et française) et un article jouant lui aussi le rôle de pièce liminaire : « Le français langue seconde, langue de la relation intime, de la relation à soi et à l'autre » (p. 21-44). Après avoir rappelé la situation internationale du français – notamment sous l'Ancien Régime et au XIX^e siècle – et avoir passé en revue les sources d'où cette réflexion est issue, les deux directrices de la publication analysent finement les résultats acquis par les collaborateurs de la recherche et expliquent la notion de « semi-privé » appliquée à la sphère et à la typologie du français ici étudiées : un usage de la part d'un groupe social restreint, constituant un bien commun à la fois linguistique et culturel (p. 32). La dilatation de l'emploi du français hors de France, c'est connu, se ressent du prestige international de l'Hexagone, de l'attrait de la Cour de Versailles, de l'aimantation de la culture française, de l'engouement pour une langue devenue d'abord l'outil privilégié de la communication commerciale et diplomatique, puis la langue de la culture et de l'éducation, le moyen d'expression de la République des Lettres et des savants. Mais ce volume nous invite à passer de la sphère publique à la sphère privée : l'intérêt spécifique de ces études est que les textes choisis constituent un banc d'essai pour montrer comment le français devient aussi la langue de communication et d'écriture personnelles des élites européennes non-natives dans l'espace autobiographique, dans l'usage privé ou semi-privé (p. 13). Dans ce contexte, les auteures distinguent cinq fonctions du français, (1) langue de distinction et d'appartenance des élites, (2) « langue du cœur inspirée par la littérature », (3) de la réflexion intérieure, (4) de la formation de la pensée, (5) de la « prise de conscience identitaire nationale ». C'est sans doute aussi grâce à ce potentiel – pouvons-nous ajouter – que le français a pu s'assurer une vaste expansion dans l'horizon culturel partagé par la culture occidentale.

- 3 Ces mélanges présentent une bonne variété quant aux genres étudiés et à la langue maternelle des auteurs qui les ont pratiqués. Trois articles concernent des correspondances et trois des mémoires, une contribution étudie des cahiers d'amitié et une enfin une pièce théâtrale. Les langues natives de ces scripteurs sont le néerlandais, l'allemand, l'italien, le russe et le turc. La distribution dans le volume, à savoir l'ordre chronologique, reflète ce que nous savons – *grosso-modo* – des habitudes d'écriture et des modes culturelles : c'est dans la première partie (XVI^e-XVIII^e siècles) que nous rencontrons l'écriture par lettres et dans la deuxième (XIX^e-XX^e siècles) les journaux intimes. D'ailleurs, le grammairien Grimarest l'avait bien remarqué, déjà au début du XVIII^e siècle : le français à l'étranger est la langue privilégiée dans les échanges épistoliers (cité par Piselli, p. 89). Un des buts de ce volume est de décortiquer les lettres privées où le moi est souverain et les journaux intimes / souvenirs / mémoires qui choisissent le français comme langue de l'expression personnelle.
- 4 La première partie du volume – « From French as a Language of the Bilingual Netherlands to the 'Language of Universality' in a Wider Europe (Sixteenth-Eighteenth Centuries) » – héberge quatre chapitres : le premier est consacré à un genre très populaire entre 1570 et 1630 : les *alba amicorum*, en particulier ceux des dames hollandaises. Les autres trois concernent les lettres d'épistolaires et d'épistoliers évoluant dans une Europe élargie (comme le dit le titre) allant des Pays-Bas, à l'Italie et passant, au gré de ces voyageurs infatigables (Grand Tour, déplacements familiaux, voyages d'affaire etc.), par l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis et la France bien sûr : nous sommes introduits dans les correspondances de Gijsbert Karel van

Hogendorp avec sa mère (analysée par Madeleine van Strien-Chardonneau (p. 67-85), de la comtesse d'Albany avec des rois, des diplomates, des hommes politiques, des écrivains, des artistes... (étude de Francesca Piselli, p. 87-105) et de Giustiniana Wynne avec son amant (contribution de Nancy Isenberg, p. 107-122).

- 5 Les livres d'amitié – où les dames néerlandaises recueillaient des inscriptions (chansons, poèmes, prières, adages, images etc.) d'amis ou de familiaux – sont interrogés par Sophie Reinders (« Vertu versus Deugd. Noble Women and the French Language in the Eastern Netherlands around 1600 », p. 47-65) pour vérifier la maîtrise du français des cercles qui les ont produits. En effet, selon l'auteure, les *alba amicorum* ne portent pas de témoignage certain sur la connaissance du français de la part des possesseurs de ces albums (les dames notamment) ; ils attestent que le français est déjà la langue de prestige aux Pays-Bas à cette époque (sans avoir pourtant la position dominante qu'il acquerra au XVIII^e siècle), mais sa connaissance n'est pas homogène dans le pays. Par ailleurs, ils attestent également que le plurilinguisme est un bien commun à un large secteur de la noblesse. Les *alba amicorum* sont des cahiers de communication « semi-intimate » (p. 52) où la présence de plusieurs langues nous dit le dynamisme de ces communautés qui habitent les provinces agricoles des Pays-Bas orientaux ; les jeunes font le voyage de France pour apprendre le français mais ils en ont le plus souvent une connaissance passive. Les albums des femmes fournissent – avance Reinders – une représentation fidèle des interactions quotidiennes et des langues de ces interactions de la noblesse dans un décor intime. Puisque ces écrits jouissent d'une grande popularité, l'auteure de l'article y voit le cœur d'un réseau social et le miroir de l'horizon culturel de la noblesse féminine de cette partie des Pays-Bas. Sa connaissance du français est superficielle : dans les albums on ne rencontre que des textes très courts et on n'y remarque aucun emploi créatif et original de la langue. Finalement quand ces dames se servent de ces cahiers pour une communication plus intime, libre des conventions et des règles établies pour la dame noble, l'expression du moi fait appel à la langue maternelle. Très utile est la table des inscriptions pour chaque album, ordonnée par langue, qui montre indubitablement le multilinguisme de ces cahiers d'amitié et dans deux cas sur six la supériorité du français.
- 6 Madeleine van Strien-Chardonneau situe la correspondance de la famille Van Hogendorp dans un moment historique particulier (fin XVIII^e – début XIX^e siècle) qui voit la construction progressive du sentiment national. Dans ce contexte, les lettres de Gijsbert Karel à sa mère (1773-1812) tracent un parcours étonnant : pour ce jeune néerlandais comme pour le milieu patricien dont il fait partie, le français est la langue d'éducation, celle qui a façonné son identité et c'est en français qu'il correspond avec sa mère et quelques membres de sa famille. Cependant, il va progressivement se réapproprier sa langue maternelle, se 'renationaliser' (p. 77) et prendre conscience d'une identité nationale autre, quand il décide de jouer un rôle au service de sa patrie. Si le français est la langue qui facilite « l'expression de sentiments personnels et une certaine forme d'introspection » (*ibid.*), le néerlandais est associé à la sphère publique et au rôle qu'il va y jouer. Le réapprentissage de sa langue maternelle passe à travers une distanciation par rapport au français et une critique du modèle culturel transmis par le français. Nous reconnaissons dans la traversée qui s'est opérée dans la jeunesse de Gijsbert Karel un parcours commun à une bonne partie de l'Europe qui voit émerger, à partir de la Révolution de 89, le patriotisme et l'exaltation des langues nationales. La gallomanie s'affaiblit un peu partout avec l'invasion des armées napoléoniennes. La Révolution, comme dit Fumaroli, a éveillé le « génie » des nations et réveillé en chacune

l'amour jaloux de sa propre langue². La perte de vitesse du français à cette époque – qui voit l'intérêt grandissant pour l'anglais et l'allemand dans toute l'Europe – n'est pas un véritable déclin mais plutôt la redécouverte d'un plurilinguisme originaire de la culture occidentale.

- 7 Avec la comtesse d'Albany – prussienne de naissance, ayant vécu en Italie et ayant été éduquée en français (1752-1824) – est abordée une de ces correspondances générales très communes où cependant l'accoutumance à l'épistolarité dans toutes ses cordes favorise le lyrisme confidentiel (p. 97), en particulier dans les lettres échangées entre cette dame plurilingue et ceux/celles avec qui elle est en relation suivie et intime : dans plusieurs lettres l'épistolière donne libre cours à ses sentiments les plus personnels, à l'épanchement du moi et ces missives hébergent une écriture de l'introspection atteignant des notes de véritable lyrisme quand Albany laisse couler les confessions et la rêverie (Rousseau fait fureur). Pour Albany, l'écriture épistolaire est certes le lieu de la mondanité puisqu'elle prolonge la conversation en français qu'elle animait dans son salon florentin. Mais la comtesse sait apprécier aussi la solitude qui valorise la vie intérieure. F. Piselli peut conclure que la correspondance de la comtesse est bien un témoignage de l'histoire de son temps, de la vie mondaine et de la culture salonnrière de son milieu ; cependant le discours de soi occupe une place centrale, lui permettant de « façonner » son image, sa perception du monde qui l'entoure et de la vie (p.103). L'étude de F. Piselli n'oublie pas d'analyser la langue de cette dame cosmopolite et les marques de l'intimité. Les échantillons qui nous en sont offerts dans l'article restituent la saveur d'un français écrit bariolé, parsemé de mots ou de morceaux de phrases en italien quand le discours se fait plus personnel.
- 8 Le français est la langue des stratégies de séduction, des sondes introspectives et des instances identitaires pour l'écrivaine anglo-vénitienne Giustiniana Wynne (N. Isenberg, « Seduction, Introspection, Experimentation. The Epistolary Code Switching of Giustiniana Wynne », p. 107-122), dans la correspondance (en italien avec de fréquentes alternances codiques) avec son amant, le noble Vénitien Andrea Memmo. Dans ces lettres elle fait la chronique de ses pérégrinations à travers l'Italie, la France et l'Angleterre sans omettre les aventures plus ou moins piquantes où elle est impliquée. Giustiniana pratique le français aussi dans d'autres écrits pourtant publiés à Venise ou à Londres. Elle tient entre autres une correspondance française avec les habitués de son salon et avec des écrivains de la stature de William Beckford. L'usage du français, on le sait, n'est souvent qu'une astuce stylistique pour afficher le prestige culturel de l'auteur de la lettre. Pour Giustiniana, s'exprimer en français est un impératif sentimental et émotionnel. La jeune femme enregistre et analyse ses états d'âme et la lettre devient une arme pour creuser en elle-même et pour ranimer le souvenir de l'amant et chez l'amant : la lettre est le lieu de l'expérience d'une intimité nouvelle, d'un érotisme oblique, « in absentia ». La révélation de ces états d'esprit et de ces confidences, notamment les aveux de Giustiniana, glisse insensiblement de l'italien au français. L'alternance codique (le français apparaît dans des mots isolés, des phrases, toute une lettre) se fait de plus en plus au profit du français. Sont entièrement en français les lettres de l'oubli, quand Giustiniana parle d'une voix différente, n'épargne pas à Andrea ses humeurs pleines d'amertume et d'ironie, laisse émerger une nouvelle conscience de soi.
- 9 La deuxième partie du volume : « The Use of French as a Second Language : From Continuity to Geographical Growth (Nineteenth and Twentieth Centuries) », propose

d'abord des documents géographiquement éloignés (la Russie et les Pays-Bas) mais chronologiquement et socialement proches : les journaux d'Olga Ivanovna Davydova (1830-1848) et de Harco Hora Siccama (1854-1858), issus tous les deux de la bonne société de leur pays. Ces journaux font réfléchir sur la situation du bilinguisme encore très florissant à l'époque pour la noblesse ou la haute bourgeoisie. Puis, avec deux autres articles, concernant le journal intime de Tefvik Riza et un pièce théâtrale, *Leïla* de İzzet Melih Devrim, nous sommes transportés dans l'empire ottoman au début du XX^e siècle – à ses derniers jours donc – quand le français est encore la langue des classes cultivées (nous connaissons le rôle joué par l'enseignement francophone dispensé dans le lycée de Galatasaray).

- 10 Des vingt cahiers des journaux intimes d'Olga Davydova, cinq sont en français (Michèle Debrenne, « The French Language in the Diaries of Olga Davydova. An Example of Russian-French Aristocratic Bilingualism », p. 125-142). Écrits entre 1830 et 1848 (les journaux postérieurs à 1850 sont en russe) ils relatent les voyages, la vie familiale et les sentiments religieux de cette jeune femme de la haute société. Michèle Debrenne s'intéresse surtout à la maîtrise du français de cette aristocrate russe, aux erreurs typiques dues à l'interférence linguistique entre les langues en présence. Ces erreurs – remarque-t-elle – ne sont pas plus nombreuses que celles qu'on peut rencontrer dans les écrits des Français de l'époque. Elle peut conclure que le niveau en français – et en anglais ou en allemand – du milieu social d'Olga est assez élevé, en raison sans doute de la précocité de son apprentissage et de la pratique assidue qu'elle en fait tout au long de sa vie. Debrenne fait le point sur la « méthode des gouvernantes », une méthode basée sur la pédagogie de l'exemple et sur la pratique exclusive de la langue à apprendre avec des élèves tout jeunes (Olga, dont la langue native est l'allemand, a une gouvernante suisse à partir de l'âge de quatre ans). L'auteure signale aussi le rôle de la lecture et l'apprentissage d'autres langues : l'anglais et l'italien dont Olga rend compte dans son journal, et l'allemand même si Olga est plus avare de nouvelles sur sa connaissance de cette langue. Dans l'éducation plurilingue des jeunes de la famille ou de leur milieu, c'est pourtant le français qui est préféré pour les filles et l'anglais pour les garçons. Dans ce journal intime – hybride parce qu'il est aussi destiné à être lu par d'autres lecteurs (le mari d'Olga par exemple) – les activités quotidiennes côtoient les notes introspectives et mystiques. Ce document nous éclaire donc sur certaines particularités linguistiques et méthodologiques du milieu où évolue Olga et, à la fois, sur le rôle de la femme russe en cette première moitié du XIX^e siècle.
- 11 Harco, un jeune aristocrate néerlandais, est le protagoniste de l'analyse de Marie-Christine Kok Escalle : « Les *Souvenirs* du jeune Harco Hora Siccama (1854-1858). De l'exercice de style à l'expression de soi » (p. 143-163). Aux Pays-Bas, nous rappelle Kok Escalle, le français est la langue d'éducation des élites néerlandaises. Harco, qui a grandi dans une famille où l'on correspond en français, est confronté très jeune à d'autres langues. Il choisit le français pour ses souvenirs de jeunesse rédigés entre 1854 et 1858. Kok Escalle nous initie à la compétence interlinguistique et interculturelle d'une famille composée d'individus originaires de différents pays et dont les membres voyagent beaucoup ; cette famille utilise le français dans la correspondance pour l'expression personnelle et l'échange sur le quotidien. En revanche, les *Souvenirs*, un cahier de 44 pages, sont un récit autobiographique riche de détails sur la formation de Harco sous la férule de son père, notamment sur l'éducation en langue ; et ce sont un récit de croissance et de construction progressive de son identité (p. 148), un récit des passions, de quelques aventures qui se sont fixées dans sa mémoire, un récit des

voyages, des liens familiaux et sociaux. Le français est la langue de l'intime pour dire ses souvenirs d'enfance, ses émotions, ses sentiments, au moment où il débute dans l'existence (Harco se raconte à partir de 1845, lorsqu'il est âgé de trois ans mais il reconstruit son vécu neuf ans plus tard, entre 1854 et 1858, quand il a onze ans). Pourtant, le français est aussi la langue de compétences construites par l'éducation reçue (p. 161). Par la suite le français sera pour Harco la langue professionnelle dans la marine et le commerce.

- 12 Dans « 'Intimate' Notes from Hell. *Gallipoli Diaries* by Tevfik Riza Bey (1914-1916) » (p. 165-186), les auteurs – Hanife Güven et Devrim Çetin Güven – présentent un document qui s'ajoute aux nombreux écrits de tranchées – lettres, cahiers, journaux intimes, poèmes (ceux d'Apollinaire par exemple, pour ne citer qu'un des nombreux poètes qui en ont composé sous le feu)... écrits que l'anniversaire de la Grande Guerre a fait sortir de l'oubli en souvenir de combattants plus ou moins célèbres. *Gallipoli Diaries* est un journal intime en français, écrit par Tevfik Riza Bey pour analyser son moi, ses sentiments, son amour pour sa femme, pour guérir la solitude. En effet, ce journal intime a un destinataire : celle qui l'a inspiré, Belkis, l'épouse du soldat, ce qui fait de ce journal un dialogue imaginaire avec sa bien-aimée, prolongement des lettres échangées entre les deux époux pendant la bataille de Gallipoli. Ce couple de l'élite ottomane ayant reçu une éducation qui inclue la culture et les valeurs occidentales, choisit le français parce qu'il permet la libre expression des sentiments, à l'abri de la censure, des yeux indiscrets, des conventions sociales qui gouvernaient l'écrit dans la langue maternelle. Le français permet de garder le secret et l'intimité pour les deux époux. Le journal en français – espace de liberté et de partage exclusif du couple – devient aux yeux des deux amoureux un talisman qui guérit de la nostalgie, une cure contre l'angoisse de la séparation, la détresse de la solitude, une thérapie contre un conflit traumatisant et le drame de la vie au front, la peur de la guerre et de la mort. Dans ce document, ce qui frappe, c'est le courage de tenir un journal intime dans des conditions inhumaines. Pour Tevfik le journal devient aussi – en toute liberté – le lieu d'interrogations métaphysiques sur le vide des croyances religieuses, l'absurde d'une divinité qui permet que des milliers de jeunes soient ainsi immolés. Les auteurs peuvent conclure (p. 184) que le journal de Tevfik produit une rupture entre la petite histoire, histoire individuelle, privée du combattant – où le français permet et protège l'émergence de l'intime – et la Grande Histoire, histoire d'une souffrance universelle qui broie des milliers de vies.
- 13 C'est encore le modèle éducatif français de Galatasaray dont a joui la jeunesse ottomane qui est au cœur de l'étude : « Writing in French. İzzet Melih Devrim (1887-1966) and his *Leila* (1912) » de Banu Öztürk (p. 187-203). Après avoir rappelé la situation du français dans l'empire ottoman surtout après son occidentalisation lorsque les nouvelles générations ont plus de familiarité avec la langue et la littérature françaises, l'auteure présente İzzet Melih qui a étudié le droit en France avant d'être recruté dans l'administration, dans la finance et dans l'enseignement du français. Öztürk en trace une biographie littéraire et précise son rôle dans la formation du théâtre ottoman avec ses essais et ses traductions. Sa seule pièce est *Leila*, un acte en français : le français – argue-t-il – lui permet de peindre un portrait plus fidèle des femmes turques, par rapport aux portraits de fantaisie tracés par les opérettes françaises. D'ailleurs, avec l'occidentalisation, les Ottomans qui peuvent apprécier ce choix sont de plus en plus nombreux ; mais en même temps Öztürk nous montre une génération en conflit, partagée entre le nouveau et la tradition, et un monde mal connu en Occident que

Devrim veut présenter aux Français, et il le fait se focalisant sur les différences entre les deux cultures surtout quant à la condition des femmes turques qui sont peintes avec leurs sentiments, leurs idées et leurs valeurs. On peut parler d'autobiographie car, quand Devrim décrit la vie des femmes musulmanes, il décrit aussi les hommes, le point de vue sur l'autre, le regard réciproque (p. 200). Ce regard réciproque est aussi souhaité dans la comparaison des deux cultures, pour apprendre à se questionner en observant l'autre (p. 202).

- 14 Ce volume apporte une contribution remarquable au domaine dont la SIHFLES a fait son champ d'étude : l'histoire du français hors de France. Et il le fait sous un angle qui permet d'explorer des pans nouveaux de cette francophonie historique européenne dont nous connaissons l'étendue. Parmi les mérites de ces mélanges signalons la cohérence des contributions, l'ampleur des références bibliographiques (chaque chapitre présente sa bibliographie), l'intérêt des documents étudiés et la précision des analyses. Signalons encore qu'en plus d'un index des noms, le volume inclut un index des lieux, essentiel pour apprécier l'étendue géographique de la recherche, le rayonnement du français, le dynamisme et la mobilité de ces scripteurs francophones des siècles passés. Ceux qui ont étudié la diffusion du français à l'étranger ont sans doute croisé des documents semblables à ceux qui sont portés ici à notre attention. Je me permets d'ajouter à ce spicilège – déjà si représentatif – quelques notes italiennes : les *Mémoires* de Carlo Goldoni, une bonne partie du journal intime de Vittorio Alfieri, l'*Histoire de ma vie* de Giacomo Casanova... sans parler des nombreuses correspondances en français à l'époque de « l'Europe française ». Tous ces documents de la Péninsule italienne permettraient sans doute de souscrire aux résultats de ce volume.
- 15 Pour conclure, il ne nous reste qu'à exprimer notre gratitude à Marie-Christine Kok Escalle et à Madeleine van Strien-Chardonneau pour nous avoir initiés à cette littérature parfois touchante, toujours riche de passions et d'affects.

NOTES

1. Marc Fumaroli. *Quand l'Europe parlait français*. Éditions de Fallois, 2001 : 26.
2. M. Fumaroli, *Quand l'Europe parlait français* : 18.

AUTEUR

NADIA MINERVA

Université de Catane (Italie)